

FRÉDÉRIQUE  
DEGHELT

La grand-mère  
de Jade

ROMAN

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*

Extrait de la publication

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une jeune femme moderne "kidnappe" sa grand-mère pour lui éviter la maison de retraite. Frédérique Deghelt livre un intimiste récit à deux voix. A travers le charme délicat de l'aveu, d'une écriture légère, elle procure à ses personnages la force et l'audace de réinventer leur vie.

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

*Frédérique Deghelt est une journaliste et réalisatrice de télévision, voyageuse infatigable, avec Paris pour port d'attache.*

DU MÊME AUTEUR

*LA VALSE RENVERSANTE*, Sauret, 1995.

*JE PORTE UN ENFANT ET DANS MES YEUX L'ÉTREINTE SUBLIME*

*QUI L'A CONÇU*, Actes Sud, 2007.

*LA VIE D'UNE AUTRE*, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 897.

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00412-5



FRÉDÉRIQUE DEGHELT

La grand-mère  
de Jade

ROMAN

*un endroit où aller*  
*ACTES SUD*



*L'écrit ça arrive comme le vent, c'est nu,  
c'est de l'encre, c'est l'écrit et ça passe com-  
me rien d'autre ne passe dans la vie,  
rien de plus, sauf elle, la vie.*

MARGUERITE DURAS





**T**OUT de suite en apprenant la nouvelle, Jade avait décidé d'aller la chercher. Sa grand-mère Jeanne, sa Mamoune, avait perdu connaissance. On ne l'avait trouvée que le lendemain, étendue sur le sol de sa cuisine, dans la ferme savoyarde où elle vivait seule. Le soir suivant, alors que Jade se préparait pour sortir avec des amis, le téléphone avait sonné. Vingt-trois heures... Jade avait eu un mouvement de recul. A cette heure c'était sûrement Julien qui avait des bleus à l'âme, des envies de la revoir. Elle hésita, décrocha en soupirant, et entendit la voix de son père qui vivait en Polynésie depuis une douzaine d'années. Il lui raconta l'évanouissement de Mamoune et un malaise d'un tout autre genre : ses sœurs, les tantes de Jade, refusaient d'attendre et de considérer que cette faiblesse n'était

que passagère. Cela pouvait se reproduire et c'était suffisant pour les trois filles de Jeanne qui habitaient à quelques encablures de sa maisonnette sans venir la voir. Elles avaient décidé de brandir la sécurité. Mamoune n'avait pas eu voix au chapitre et toute famille trop éloignée avait été exclue de la décision. Serge, le père de Jade, savait qu'il serait impossible de déraciner sa mère de quatre-vingts ans en l'invitant à vivre dans ses îles lointaines. De toute façon, personne ne lui avait demandé son avis. L'ordre de placement de Mamoune en maison médicalisée avait déjà été signé et ses sœurs l'avaient juste informé de la situation. Essaie de savoir ce qui se trame là-bas, avait-il dit à sa fille ce soir-là. Il paraît que c'est provisoire... Mais à son âge...

En écoutant la voix inquiète de son père, Jade s'était demandé pourquoi ses tantes voulaient se débarrasser si vite de leur mère qui s'était toujours occupée de tout le monde, sans même lui donner une chance ou, mieux, une aide. Le malaise de Jade grandissait à mesure qu'elle écoutait le récit de ce complot contre Mamoune. L'une des sœurs était médecin. Ainsi tout devenait simple,

avec un certificat médical elle pouvait placer Mamoune dans une maison, juste parce qu'elle avait manqué une petite marche de sa vie, se disait Jade.

Bien sûr ce serait une folie, mais elle avait décidé de prendre sa voiture dès le lendemain, sans réfléchir, pour répondre à cette indignation qui lui broyait le ventre. Tout au long de la route, elle savait qu'elle se donnerait des arguments pour ou contre, selon le kilométrage qui la séparerait de Mamoune. Il en allait toujours ainsi des décisions prises à l'emporte-pièce.

Sur un coup de tête, Jade venait de quitter Julien, celui qu'elle avait cru être l'homme de sa vie pendant cinq ans. Depuis deux mois, elle était seule dans son appartement. Allait-elle passer ses jours avec une octogénaire, elle qui se croyait incapable de vivre avec un homme ? Non, non, c'était parfaitement ridicule et incomparable. Jade savait qu'ensuite viendraient les questions de son double, celle qui lui mettait des bâtons dans les roues dès qu'elle céda à ses côtés fonceurs. L'autre, la raisonneuse, lui soumettrait des arguments pertinents qui viendraient casser ses emportements. Elle lui dirait, par exemple, que si elle travaillait toute la journée elle ne pourrait être sûre que tout se passait bien

pour Mamoune. Ou encore si ses tantes avaient raison, si sa grand-mère avait réellement besoin d'une assistance médicale permanente, elle ne pourrait pas lui payer une infirmière, une garde-malade avec son minable salaire de journaliste pigiste.

Mais d'autres questions plus confuses se présentaient. Au fond, qu'est-ce que Jade savait de Mamoune ? Pas grand-chose. Elle l'adorait depuis sa plus tendre enfance cette grand-mère au parfum de rose ou de violette suivant les jours et l'humeur. Elle ressemblait à la bonne fée de Cendrillon avec ses tresses blanches remontées en chignon et ses yeux très clairs. Petite, un peu ronde, Mamoune avait toujours gardé des enfants, toujours su comment leur parler, où les rejoindre d'une voix douce sans leur poser les questions habituelles des grandes personnes. Alors, tu travailles bien à l'école ? Et qu'est-ce que tu veux faire plus tard quand tu seras grande ? Avec elle, pas de gouffre entre le monde des petits et celui des trop grands. Elle était maternelle, d'une tendresse enveloppante, et son rire était un chant qui donnait envie de rire avec elle.

Jade se souvint que sa grand-mère était fille d'un agriculteur et d'une sage-femme. Mamoune lui avait montré une

photo de ses parents le jour de leur mariage et Jade avait trouvé que, tout en ayant l'air d'avoir quinze ans, ils avaient des visages de vieux. Petite moustache de paysan de début de siècle pour lui, cheveux remontés en chignon pour elle, un air grave. A l'époque, on ne souriait pas sur les photos. Leur fille Jeanne avait été ouvrière à la chaîne dans sa jeunesse. Mais pourquoi Jade avait-elle besoin de se remémorer qui était Mamoune ou encore Jeanne ? Seul devait compter ce désir de l'arracher à son sort. A moins que...

Jeanne avait rencontré son mari Jean à l'usine où ils travaillaient tous les deux. Elle était très jeune alors. Du haut de ses seize ans, elle avait été fascinée par ce jeune homme brun au visage anguleux qui connaissait si bien la montagne et ne semblait pas s'intéresser aux filles. Il lui avait pourtant fait la cour. Une fois mariée, Jeanne s'était consacrée à ses enfants puis à ceux des autres. Il y en avait toujours une tripotée à la maison et elle savait mener son monde sans se fâcher. Aucun enfant ne voulait désobéir à Mamoune – c'était ainsi que les enfants l'avaient nommée –, elle était trop gentille pour se défendre. Jeanne avait une

façon bien à elle de corriger les capricieux : elle les consolait et les regardait tendrement. Ses yeux étaient un sourire bleu pailleté de gris qui les plongeait dans une sorte de honte immédiate d'avoir osé lui opposer un refus. Jean rentrait tard, trimait dur et avait poussé sa progéniture à se surpasser à l'école afin qu'ils quittent le monde des travailleurs manuels et accèdent aux études supérieures. Avec ses trois filles dont deux étaient avocates et la troisième, médecin, il était fier d'avoir mené à bien la mission qu'il s'était assignée. Son seul garçon, Serge, qui était le père de Jade, avait en quelque sorte joué les rebelles. Il était devenu peintre. Il vivait dans des îles lointaines en marge des notables, en compagnie d'une artiste bohème aussi imprévisible que lui, la mère de Jade.

Le mari de Mamoune était mort d'une crise cardiaque trois ans plus tôt, laissant sa femme désemparée. Elle, si autonome à ses côtés, semblait avoir couché dans la tombe de Jean une part d'elle-même.

Son déménagement en maison de repos était prévu pour le samedi, Jade s'était dit qu'elle allait débarquer chez Mamoune le vendredi à midi, le lendemain donc. Cela laissait peu de temps pour

réfléchir... Juste après l'appel de son père, Jade avait voulu réveiller sa grand-mère pour lui souffler au téléphone : Je viens te chercher, comme un secret. Pour qu'elle entende dans cette phrase d'enlèvement la confirmation de ce qu'elle avait déjà deviné. Ses filles lui avaient "vendu" une période d'essai avec quelque artifice doucereux pour justifier la mise en paquets de ses affaires préférées. C'était, lui avaient-elles dit, une convalescence, un déménagement provisoire auquel Mamoune, fine mouche, avait feint de croire. Mais il y avait urgence et puisqu'il lui fallait quitter sa maison, autant que ce soit pour celle de Jade. Tu vivras un temps à Paris avec moi, allait murmurer sa petite-fille, et puis nous verrons ensemble si tu veux rester ou revenir chez toi et dans quelles conditions. Ainsi, Jade aurait l'impression de ne rien lui cacher de la gravité de son état, qui avait exigé son placement dans un établissement, tout en partageant avec elle ses interrogations personnelles. Cette transparence et cette franchise joueraient en sa faveur. Mamoune qui ne voulait plus monter à Paris depuis des années ne se ferait pas prier. Enfin Jade l'espérait... Elle était la fille du fils chéri de sa grand-mère et, vu les circonstances, elle choisirait son camp.

Jade savait déjà ce que dirait Mamoune. Ce qui m'ennuie dans ces maisons, elle ne les nommerait pas, c'est qu'elles sont pleines de vieux. Moi aussi, bien sûr, rajouterait-elle, je ne suis plus une jeunette, mais il me semble que vivre en mélangeant les générations ça ralentit... Elle s'arrêterait comme pour réfléchir... Peut-être même puis-je te servir à quelque chose... Cette dernière phrase, c'était bien son style, mettrait des larmes aux yeux de Jade. Elle imaginait Mamoune, toute en rondeurs dans sa robe bleue, cherchant sourcils froncés à quoi pouvait bien encore servir sa simple existence, comme si elle avait été un objet à mettre au rebut, et tout cela le plus sérieusement du monde.



## *Mamoune*

**J'**AI SI PEUR de ne plus me souvenir et d'être incapable de m'occuper seule de ma petite existence. Jusqu'à aujourd'hui, la vie ne m'a pas tout donné, mais elle m'a accordé l'essentiel. Ce que je ne demandais pas. De quoi satisfaire un goût de la découverte que je ne me connaissais pas. Certains diraient, j'en suis sûre, que ce qui m'arrive aujourd'hui était prévisible. Quand j'étais encore à l'usine, il y avait là une Africaine qui disait à toutes les mères. "Dors avec tes enfants quand ils sont petits, sinon ils ne s'occuperont pas de toi quand tu seras vieille." Je n'avais pas encore d'enfant à l'époque. J'ai dû oublier ses conseils. Je n'ai pas assez dormi avec mes filles. Je le découvre aujourd'hui.

Je ne leur en veux pas. Je crois même que je les comprends. Que peut-on bien faire de moi ? A l'âge que j'ai, je suis un

poids et je ne me remets pas d'en être arrivée là. Me voilà trop vieille, trop fatiguée et maintenant susceptible d'évanouissements. Alors demain ?...

J'aime cette vue que j'ai de la fenêtre de ma cuisine sur le jardin. Il n'est plus le même depuis que Jean est mort mais je ne me lasse pas d'observer les oiseaux tandis que je fais la vaisselle. Nous étions si complémentaires au cœur de notre silence. Il s'occupait de la terre jusqu'à la morte saison. En hiver, je regardais les arbustes nus en buvant mon premier café et j'imaginai les couleurs dont je pourrais parer notre jardin au printemps. Chaque matin, la terre noire me soufflait un spectacle différent de la veille : tulipes jaunes ou rouges, forsythias, clématites, primevères... Les couleurs et les formes me jouaient leur spectacle puis le grand jour de l'achat des graines arrivait. Quelques semaines plus tard, j'attendais avec impatience que le jardin révélât à Jean les couleurs qui l'avaient emporté. C'était sans compter sur le vent qui se chargeait toujours de mélanger mes plantations. Il créait ainsi des surprises à la floraison. Je pestais pour la forme, mais il me plaisait bien qu'une brise imprévue rendît à mon jardin sa touche sauvage.

Nous sommes au début du printemps. Comme si je savais qu'on allait m'arracher

à ma maison, je n'ai rien semé cette année. Après la mort de Jean pourtant je n'ai pas failli. Chaque mois d'avril, il y en eut seulement trois, notre jardin retrouvait sa splendeur. Il me semblait même rendre un hommage particulier à sa disparition, comme si la terre s'appliquait à donner le meilleur d'elle-même. Les voisines qui passaient chez moi étaient rassurées de retrouver la jardinière de toujours. Elles me complimentaient pour ma main verte. Personne n'y voyait le message que m'adressait l'absent : celui de continuer seule à contempler la beauté de notre jardin.

Il y avait tant de complicité dans sa présence. Au fur et à mesure des années, sa bouche s'était muée en un trait pâle qui racontait les émotions retenues. La mienne au contraire avait gardé sa rondeur charnue, entretenue par ces conversations volatiles qui n'allaient nulle part. La peau des bébés, les grandes embrassades des enfants lui avaient communiqué cette douceur que je sentais s'écraser comme la pulpe d'un fruit, sur la joue rêche de cet homme tout en labeur qui me décochait des sourires entendus pour saluer mes tendresses quotidiennes.

Je crois que je rêvais de lui quand j'ai eu ce malaise qu'on a l'air de me reprocher. Non ce n'est pas exactement cela.

Je venais juste de porter quelques déchets à l'extérieur de la maison. Le froid de cette fin d'hiver était humide et j'avais décidé de me préparer du lait chaud. Ensuite je suis rentrée dans ma cuisine. Mais je sens que je triche : ma mémoire invente une suite là où il n'y a que du vide. La réalité, c'est qu'on m'a retrouvée le lendemain, au pied du réfrigérateur. J'aimerais pouvoir dire que j'ai senti quelque chose. J'ai bien dû m'évanouir autrefois dans des conditions semblables et personne ne m'en a fait une montagne... Mais je ne dois plus avoir l'âge de l'indulgence, ni même celui de la pitié. On ne me passera plus rien. C'est ainsi.

Pour l'heure je me réjouis que cette enfant vienne m'enlever. C'est un signe du ciel pour que je continue. Je n'ai pas l'énergie d'une révolte. Je ne l'ai jamais eue. C'est sans doute pour cette raison que j'ai toujours échappé aux soupçons quand j'étais dans la Résistance savoyarde. Le regard des autres glissait sur moi. J'étais invisible, pas concernée. Je suis née vieille et doucement résignée, condamnée à la gentillesse comme à la franchise.

Avec ce caractère docile que j'ai toujours eu, je n'éprouve pas de rancœur à l'égard de mes filles. Elles ont bien vu,

192. Catherine Mézan  
UN PIANISTE VU DE DOS
193. Max-Pol Fouchet  
DEMEURE LE SECRET
194. Pierrette Fleutiaux  
LA SAISON DE MON CONTENTEMENT
195. Arnaldo Calveyra  
JOURNAL D'ÉLEUSIS
196. Anna Maria Ortese  
AURORA GUERRERA
197. Kjell Espmark  
HISTOIRES A CONTRECCEUR
198. Anca Visdei  
L'EXIL D'ALEXANDRA
199. Jean-Claude Grumberg  
ÇA VA ?
200. Nancy Huston  
L'ESPÈCE FABULATRICE
201. Andy Merrifield  
L'ÂNE DE SCHUBERT
202. Brigitte Allègre  
LES FANTÔMES DE SÉNOMAGUS
203. Dominique Sassoon  
ÉVARISTE ET LES CHIRURGIENS
204. Pia Petersen  
IOURI
205. Frédérique Deghelt  
LA GRAND-MÈRE DE JADE

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud  
En partenariat avec le CNL.